

Famille du média : **PQN**
(Quotidiens nationaux)
Périodicité : **Hebdomadaire**
Audience : **N.C.**
Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **09 février 2023 P.19**
Journalistes : **Étienne de Montety**
Nombre de mots : **604**

La flamberge de Jeanne et l'ardeur de Valmy



LA CHRONIQUE d'Étienne de Montety

DANS un de ses derniers essais, *Clio*, Charles Péguy interpelle : « Vous n'avez donc pas de pays ? » C'est fort de l'intuition qu'il « a un pays » que le lieutenant de réserve Péguy rejoint le 276^e régiment d'infanterie à la déclaration de guerre, le 3 août 1914.

Le 5 septembre, alors que va s'engager la bataille de la Marne, il tombe, frappé d'une balle : « Mère, voici vos fils... »

Dans *La Mort du lieutenant Charles Péguy*, qui tient de la biographie, de l'essai et du récit, Jean-Claude Demory raconte les derniers jours du poète. Il le fait d'abord avec la gouaille des soldats de *Ceux de 14*; ici, ceux de la 19^e compagnie : des Parisiens et des Briards, râleurs mais non sans courage. Bientôt sa prose s'assagit, se lisse, et se fait plus profonde. On entre dans le mystère de Péguy, cet homme chétif et infatigable, au tempérament de feu, qui fut un intellectuel exigeant des années d'avant-guerre, engagé pour la justice et la vérité, en des temps de compromission généralisée.

Quand il arrive dans sa compagnie, Charles Péguy n'est pas en terre inconnue. Son chef s'appelle Pierre Guérin, un officier de chez Lyautey qui a été blessé au Maroc. Réserviste, Péguy connaît presque tous les hommes. Le fils de la rempailleuse d'Orléans refuse d'aller à cheval : « Je suis un vieux soldat de deuxième classe », répète-t-il. De la troupe, il a reçu un surnom qui dit assez son ascendant sur elle, « le Pion ».

Il fera la toute première campagne de l'été 1914, les marches dans la chaleur, les contre-ordres, la première percée allemande, le baptême du feu.

Péguy est parti à la guerre avec la flamberge de Jeanne et l'ardeur des soldats de Valmy : *La République... notre royaume de France*. Cette grande heure de vérité pour

un peuple et pour un homme, il semble la désirer. La mère de Jacques Maritain, à qui il fait ses adieux, le trouve « éblouissant de lumière intérieure ». Certains ont risqué cette hypothèse : et si sa mort n'était pas la fin de Péguy mais son apothéose, l'accomplissement mystérieux d'une vie de révolte, de colères, de paradoxes, transfigurée à Ville-roy par la balle allemande qui le toucha en plein front, lui arrachant ce cri : « Ah! mon Dieu!, Mes enfants! »

Les dernières heures précédant sa mobilisation, Péguy a unifié sa vie : il est allé chercher chez Bergson la réconciliation. Avec le vieux philosophe, son maître, il a été excessif, sévère, injuste. La mort de Jaurès, le 31 juillet, l'a privé de l'occasion d'agir de même avec son ancien ami que son pacifisme a éloigné, lui inspirant des mots trop durs - a posteriori inadmissibles : « Dès la déclaration de guerre, la première chose que nous ferons sera de fusiller Jaurès... »

Enfin, Péguy part, en paix. Les dernières années ont été tumultueuses avec la gestion des *Cahiers de la quinzaine*, ses amitiés intransigeantes, son mariage ébranlé par une passion ardente et impossible pour Blanche Raphaël.

Au front, il est tout au combat à livrer, il ne pense plus à ses écrits, mais au terrain devant lui, à l'ennemi embusqué dans la plaine. Le reste attendra. Il est pénétré d'une certitude dont lui seul connaît les mots, qui sont une prière : « Qu'ils soient réintégrés comme l'enfant prodigue, qu'ils viennent s'écrouler entre deux bras tendus. » ■



LA MORT DU LIEUTENANT CHARLES PÉGUY

De Jean-Claude Demory,
Le *Félin*, 248 p., 20 €.

